

Jésus, un dieu incarné ou l'un d'entre nous avec une intensité d'exception¹ ?

Une question récurrente

La question est majeure, au centre du christianisme. Elle n'a cessé de se poser dès la mort de Jésus, elle a reçu des réponses multiples, elle a donné lieu à des luttes et des combats, parfois très violents, entre chrétiens au cours des cinq premiers siècles (et même après), elle a eu des réponses officielles aux IV^e et V^e siècles, elle subsiste de nos jours. Bien des gens, passionnés comme moi par la personne de Jésus, considèrent en effet que le titre glorieux de *Fils de Dieu* qui lui a été donné par les premières communautés chrétiennes, titre que j'ai appris au catéchisme et répété par la suite, ce titre céleste ne va plus de soi.

Est-il inconvenant de rouvrir le dossier et de le réexaminer ? Pas le moins du monde. La peur est toujours mauvaise conseillère et, lorsque des interrogations persistent, il est nécessaire de les prendre à bras le corps, sous peine de les refouler, moyennant quoi elles resurgissent plus tard avec davantage de force.

Voyons donc de près comment, selon le titre du livre de Frédéric Lenoir², Jésus de Nazareth est devenu Dieu, le Fils unique de Dieu, seconde personne de la sainte Trinité.

Jésus de Nazareth selon les recherches actuelles

Il n'est pas inutile d'abord – c'est même essentiel - de revenir à Jésus en son temps. En retrouvant les grands traits de l'engagement de Jésus, est-il possible de percevoir à travers les écrits évangéliques, où sont mêlés des indications d'ordre historique et des professions de foi des premiers chrétiens, la conscience que Jésus avait de sa propre identité ? Ce n'est pas facile mais on peut affirmer cependant qu'il avait la conviction d'avoir une mission à remplir, reçue de son Dieu avec lequel il se sentait en communion intime et qu'il appelait familièrement *abba* (papa). Il se situait dans la ligne des prophètes mais avec une assurance personnelle qui dépassait de beaucoup celle de ses devanciers. En témoignent son indépendance de jugement, sa liberté de parole et ses comportements provocants, face aux maîtres de la Loi et du Temple, ce que les évangiles appellent son autorité³.

Rien ne montre que Jésus se soit déclaré le *messie* (terme hébreu, traduit en grec par *christ*). Ce titre désigne dans la Bible l'oint de Dieu, figure royale de la lignée de David puis sacerdotale après la disparition de la royauté, dont la mission était de diriger le peuple, voire de le libérer de ses oppresseurs. Au temps de Jésus, on attend un messie-roi et prêtre qui s'engage politiquement et militairement. Jésus a toujours pris de la distance vis-à-vis de ce titre à cause de son ambiguïté, même si certains de ses apôtres (Judas peut-être) avaient acquis la conviction que leur maître était bien ce messie attendu. Quant à l'autre titre, *le fils de l'homme*, fréquemment mis sur les lèvres de Jésus dans les évangiles, celui-ci l'a sans doute employé au sens biblique courant, désignant simplement un homme et remplaçant le pronom « je » en certaines occasions. Cependant ce titre entendu au sens fort du terme et désignant, selon le livre de Daniel, datant du II^e siècle avant notre ère, l'envoyé de Dieu pour inaugurer le monde nouveau à la fin des temps, Jésus ne se l'est pas attribué, même s'il a exprimé le lien qu'il pouvait avoir avec ce personnage mystérieux. Il s'agit là d'une appellation conférée par les premiers chrétiens à Jésus après sa mort⁴.

Jésus n'a jamais non plus déclaré qu'il était le *Fils de Dieu* au sens dogmatique du terme, à plus forte raison, *Dieu*, vocables qu'on lui décernera par la suite. Jésus est résolument monothéiste et aurait été scandalisé qu'on lui dise qu'il était la seconde personne de la Trinité. De même, il ne s'est pas arrogé les titres de *Seigneur* et *sauveur* qui lui seront conférés plus tard par les premières communautés de disciples.

Jésus après sa mort vu par les tout premiers chrétiens

Dans le chapitre [précédent], *Jésus ressuscité ou à re-susciter*, [j'ai présenté] comment, peu après la mort de Jésus, ses apôtres et ses disciples proclament qu'il est le messie et le Fils de l'homme inaugurant le royaume de Dieu et la fin des temps et donc que Dieu l'a ressuscité des morts. Si donc au point de départ on lui reconnaît un statut très spécial, une mission d'origine divine et une relation unique avec Dieu, on ne le considère absolument pas comme Dieu⁵.

¹ L'expression est du théologien Stanislas Breton.

² Frédéric Lenoir, *Comment Jésus est devenu Dieu*, Fayard, 2010.

³ Jacques Schlosser, *Jésus de Nazareth*, Noesis, 1999, pages 219-228.

⁴ *Idem*, pages 231-258.

⁵ Frédéric Lenoir, *Comment Jésus est devenu Dieu*, Fayard, 2010.

Fin du I^{er} siècle, II^e et III^e siècles : une floraison de doctrines

On voit se dessiner dès la fin du 1^{er} siècle et au début du second dans l'évangile de Jean une première affirmation de sa divinité : « *Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu, et le verbe s'est fait chair* », tels sont les premiers mots du prologue. Jésus de Nazareth est assimilé à la Parole divine, dont parle abondamment la Bible, parole toute puissante et créatrice mais aussi au *Logos* grec, principe d'organisation du monde. En effet, les chrétiens de culture hellénique, qui abondent dans les toutes premières décennies du christianisme, s'efforcent de penser l'identité de Jésus dans leurs mentalités et les représentations. Dans les dernières pages de l'évangile selon St Jean, se trouve aussi la profession de foi de Thomas à l'égard de Jésus ressuscité : « *Mon Seigneur et mon Dieu* ».

Aux II^e et III^e siècles, avec l'extension des communautés chrétiennes dans tout le bassin méditerranéen, prolifèrent les affirmations sur l'identité de Jésus, les unes enfonçant le clou de sa divinité, les autres la niant sans pour autant dénier au nazaréen sa grandeur ni sa proximité avec Dieu, ce qui montre que l'acceptation de sa divinité n'a jamais été de soi. Vers la fin du 1^{er} siècle, les tenants du *docétisme* (du grec sembler, paraître) prétendent que Jésus n'est que Dieu et n'a fait que prendre une apparence humaine. À l'opposé, les partisans de *l'adoptianisme* considèrent qu'il n'est qu'un homme qui a été « adopté » par Dieu à un moment de sa vie. Cette doctrine est fort développée à la fin du II^e siècle à Rome et à Byzance et sera encore professée jusqu'au Moyen Âge. Entre ces deux positions, des ténors du christianisme comme Ignace d'Antioche, Irénée de Lyon maintiennent que Jésus est à la fois Dieu et homme.

Mais qu'en est-il des rapports entre Dieu le Père et le Fils ? Les controverses abondent. Les évêques sont loin d'être d'accord entre eux. Les théories sont formulées par eux ou par de simples moines ou des laïcs. C'est dire si la question passionne. L'un soutient que seul le Père existe et que c'est lui qui s'est incarné sous le nom de Jésus (*le monarchianisme*). Un autre avance que le Père, le Fils et le St Esprit sont trois modalités de : Jésus est une incarnation de la seule personne de Dieu (*le modalisme*). D'autres et non des moindres, qui reconnaissent que Jésus est Dieu, affirment cependant que le Fils est inférieur au Père qui l'a engendré (*Le subordinatianisme*). Ceux qu'on appelle *les ébionites* (en hébreu, les pauvres) professent que Jésus est fils de Joseph et de Marie, qu'il n'est donc pas Dieu mais seulement un prophète élevé au rang de messie. Leur communauté subsistera jusqu'au VII^e siècle. Pour un autre groupe, qui perdurera jusqu'au X^e siècle, *les Elkasaïtes* (d'un mot grec signifiant force ou pouvoir caché) Jésus n'est qu'un homme, le dernier des prophètes, dont l'âme a transmigré d'Adam jusqu'à lui selon le processus de la métempsycose. Pour sa part, un chrétien, originaire du Pont (actuellement en Turquie) mais émigré à Rome, dénommé Marcion, estime que l'événement Jésus n'a rien à voir avec le judaïsme : le Dieu de l'Ancien Testament n'est pas celui du Nouveau. Il professe par ailleurs des idées docètes. Jésus amputé de ses racines juives, l'est également de son humanité. L'Église marcionite se maintiendra jusqu'au V^e siècle. Un autre courant est celui de la gnose. La gnose est un courant de pensée antérieur au christianisme qui se présente comme un enseignement ésotérique réservé à des initiés. Pour elle, le salut est dans la connaissance de vérités cachées. Le Jésus de la gnose est un être céleste dont l'humanité n'est qu'apparente (pour *les gnostiques* le corps est mauvais) et qui révèle ses secrets à des initiés : c'est pourquoi les gnostiques recherchent le sens caché de ses paroles. Le fameux évangile dit de Thomas datant du II^e siècle et trouvé dans les sables d'Égypte, ainsi que celui dit de Judas publié en 2006 sont des œuvres gnostiques.

Tout ce foisonnement de doctrines coexiste avec un courant majoritaire, aussi bien en Orient qu'en Occident, qui confesse la divinité et l'humanité de Jésus. Ses évêques et ses théologiens ne cessent de polémiquer avec ceux qu'ils considèrent comme des hérétiques. Ce qui fera leur force, c'est sans nul doute la solide organisation des Églises établies, gouvernées par une hiérarchie épiscopale fortement structurée autour des super-évêques des grandes métropoles d'alors : Rome, Alexandrie, Constantinople, Jérusalem, Antioche. Mais jusqu'à l'avènement de Constantin, tant que le christianisme n'a pas droit de cité, coexistent tant bien que mal les diverses communautés se réclamant chacune d'une vision particulière de Jésus.

Aux IV^e et V^e siècles : mise en place définitive de la doctrine « officielle »

La conversion de Constantin au christianisme datant de 310 – conversion qui semble sincère – va changer le statut de cette religion qui était jusqu'alors tout juste tolérée quand elle n'était pas persécutée. Devenant le maître de l'Empire occidental en 313 dont le siège est à Rome, il reconnaît le christianisme comme un des cultes officiels et le comble de dons matériels. Églises et palais épiscopaux couvrent l'Empire. Il n'abolit pas les croyances aux Dieux traditionnels et leurs rites, il les respecte, mais de fait il privilégie sa religion. Il se croit même missionné par Dieu pour faciliter la conversion des non-chrétiens de sa juridiction. On comprend que les Églises

traditionnelles et leurs évêques soient tout à fait disponibles pour participer à ce grand dessein. Belle occasion de damer le pion aux « hérétiques ». En 324, il devient maître de la totalité de l'Empire romain, occidental et oriental (capitale Constantinople) après avoir écrasé le co-empereur d'Orient Licinius. Constantin a désormais la voie libre pour réaliser ses projets : faire du christianisme la religion de son Empire⁶.

Juste à ce moment éclate une crise sérieuse au sein de l'Église établie. Un prêtre d'Alexandrie du nom d'Arius se lève qui a un franc succès. Il refuse de considérer le Christ comme l'égal de Dieu, puisque le Verbe qu'il est a été créé par le Père et donc n'est pas éternel. Le Fils est divin mais il est subordonné au seul vrai Dieu. Le Père et le Fils ne peuvent pas être de la même substance. Les idées d'Arius sont populaires en Égypte et en Libye et jusqu'en Palestine et à la cour de Byzance. Les incidents entre supporters et adversaires d'Arius se multiplient. Cette situation indispose Constantin qui convoque pour mai 325 un concile à Nicée (ville proche de l'actuel Izmir en Turquie) afin que les évêques aboutissent à un compromis sur la nature du Christ, accepté par tous sans exception. Le concile s'ouvre dans la salle principale du palais impérial, présidé par l'empereur, qui est acquis aux thèses anti-ariennes. La quasi-totalité des évêques sont orientaux ; l'Occident est représenté par un légat du pape. Les débats sont houleux. Finalement, les anti-ariens majoritaires élaborent une profession de foi définissant le Christ comme Fils unique de Dieu de même nature que le Père (c'est ce dernier point que niait Arius). L'empereur enjoint à tous les évêques réticents de signer, ce qu'ils font par crainte des représailles. Seuls deux d'entre eux résistent et sont exilés comme Arius lui-même. L'empereur ordonne qu'on détruise les livres d'Arius et menace de châtiments ceux qui resteraient adeptes de l'hérétique. Ainsi la vérité officielle semble-t-elle s'imposer avec le secours du bras séculier (ce qui ne sera pas la dernière fois) !

Mais derrière la façade d'unité, les insatisfactions demeurent et il ne manque pas d'évêques pour remettre en selle la doctrine d'Arius. Par ailleurs, l'entourage de l'empereur Constantin s'arianise. Il implore et il obtient la réhabilitation d'Arius en 335. Son clan a pris sa revanche sur l'évêque d'Alexandrie, Athanase. Mais, Arius meurt subitement, probablement assassiné. Le successeur de Constantin⁷ sur le siège de Constantinople, Constance II, favorise en Orient la diffusion de l'arianisme tandis que son frère Constant, empereur d'Occident, se range derrière le pape de Rome, défenseur de la foi nicéenne. Les bagarres entre les deux courants sont rudes, on s'excommunie mutuellement. Après la mort de Constant, Constance II règne sur l'Orient et l'Occident. La répression s'abat sur les Nicéens et l'arianisme se propage à travers tout l'Empire. Et même au-delà des frontières, chez les « barbares » Goths.

Constance II s'exaspère pourtant des divisions et demande que l'on trouve entre les factions un compromis acceptable par tous. En 359, on en rédige un, remplaçant les précédentes professions de foi. On y parle de Jésus « semblable au Père » mais on supprime « en toutes choses ». L'empereur fait exiler les quelques évêques récalcitrants des deux bords. Il meurt la même année. Son successeur, Julien, qu'on surnommera l'apostat car il retourna au paganisme, promulgue alors un édit de tolérance en faveur des païens, des juifs et des chrétiens nicéens marginalisés. Tué au combat au bout de deux ans de règne, il laisse l'Empire aux prises avec ses divisions religieuses. Ses successeurs sont chrétiens mais on continue à s'excommunier de part et d'autre.

En 379, arrive au pouvoir le pieux Théodose. Le nouvel empereur est ouvertement nicéen et enjoint à tous ses sujets de se rallier à la foi nicéenne, sous peine d'être châtiés. Puis, en 380, il convoque un concile à Constantinople auquel n'assistent que des évêques orientaux. On y ratifie la profession de foi de Nicée et on définit la divinité du Saint Esprit. Les évêques demandent à l'empereur sa caution pour leurs décisions et le prient de les faire appliquer sur le terrain. Ce qu'il fait sans ménagement pour les « hérétiques » et les non-chrétiens. Il déclare de surcroît le christianisme religion officielle de l'Empire, alors qu'elle n'était jusqu'alors que religion privilégiée. De même que dans un passé encore récent les cultes païens étaient censés être le ciment idéologique entre les citoyens de l'Empire, le christianisme doit désormais jouer ce rôle mais débarrassé de toutes ses divisions doctrinales. Le fameux adage du Moyen Âge « *Cujus regio, ejus religio* » (un seul roi, une seule religion) est déjà une réalité à cette époque. L'Église officielle bénéficie de nouveaux privilèges, de nouvelles richesses, allant jusqu'à spolier les biens des Temples païens.

Mais en dépit d'une unité de façade, les questions demeurent sur l'identité de Jésus. On lui reconnaît une nature divine et une nature humaine, mais sont-elles à égalité en Jésus ? Comment ces deux natures s'harmonisent-elles

⁶ Paul Veynes, *Quand notre monde est devenu chrétien* (312-394), Livre de poche.

⁷ Constantin meurt en 335, baptisé sur son lit de mort, par un évêque arien.

dans l'unité d'une seule personne ? Ressurgit aussi la vieille interrogation sur l'égalité ou non du Fils avec le Père, de même qu'on se déchire autour de la divinité du Saint Esprit.

Intervient sur les entrefaites une nouvelle crise majeure en 428. Le nouvel évêque de Constantinople, Nestorius, refuse à Marie, le titre de *théotokos*, mère de Dieu, arguant que Marie n'est la mère que de la nature humaine de Jésus. Scandale à Alexandrie où l'on considère que la nature humaine de Jésus a été absorbée par sa nature divine, et qu'en conséquence Marie est mère Dieu. De nouveau l'empereur, cette fois-ci Théodose II, convoque un concile à Éphèse pour juin 430. Cyrille, l'évêque d'Alexandrie, adversaire juré de Nestorius, avant même que soient arrivés les évêques partisans de ce dernier, ouvre le concile et fait triompher sa thèse. L'empereur est ulcéré de ce procédé. Il renvoie dos à dos les protagonistes et dépose de leurs sièges Cyrille et Nestorius. Le premier achète l'empereur avec une foule de cadeaux précieux. Théodose II capitule et se laisse convaincre de l'hérésie nestorienne. Cyrille est réhabilité, Nestorius exilé. Qui sera convaincu que le ciel parle à travers de tels agissements, maniant la contrainte et le bâton ?

Les tensions demeurent cependant très vives entre les courants d'Antioche et d'Alexandrie. Un texte d'union, promulgué en 433, finit par recueillir l'assentiment des deux parties, mais chacune n'en pense pas moins. Et il est même un certain nombre de communautés chrétiennes qui se séparent de leur Église mère et donnent naissance à des Églises autonomes toujours vivantes aujourd'hui, l'Église assyrienne de Bagdad et l'Église Malabar orthodoxe d'Inde. Par ailleurs, l'empereur, s'il reconnaît le droit à la croyance individuelle, n'autorise que le christianisme de Nicée à se manifester en public. Défense est faite de discuter au grand jour des questions de religions. Ordre est donné de détruire les lieux de culte non-nicéens. On le constate : la foi nicéenne ne se maintient majoritaire qu'avec le concours du bras armé de l'État.

Cependant, les esprits restent échauffés. Un vieux moine, Euthychès, met le feu aux poudres en proclamant haut et fort que la nature divine du Christ après conjonction avec sa nature humaine l'absorbe totalement. Nouvel incendie dans les débats autour de l'identité de Jésus. Une fois encore, l'empereur s'en mêle, bienveillant envers les thèses d'Euthychès, et il convoque en 449 un concile à Éphèse. Les partisans d'Euthychès triomphent, y compris en employant la violence contre leurs adversaires. Le pape proteste. L'empereur fait la sourde-oreille. Mais il meurt en 450.

Le nouvel empereur qui penche du côté des tenants de la foi nicéenne convoque un nouveau concile pour annuler le précédent. Il commence à Chalcédoine en 451 (près de Constantinople). Cette fois ci, ce sont les partisans d'Euthychès qui sont sur le banc des accusés. Des évêques qui ont signé la profession de foi du concile d'Éphèse en 449 se dédient, disant qu'ils ont signé sous la contrainte, par peur de l'évêque d'Alexandrie. La majorité change de camp. La « vraie foi » est réhabilitée et le monophysisme (une seule nature chez le Christ) d'Euthychès condamné. Un nouveau schisme se fait jour : les églises d'Égypte et d'Éthiopie font sécession d'avec les autres Églises. Elles demeurent vivantes aujourd'hui.

Après tout cela sait-on mieux qui est Jésus ?

Il est intéressant de citer la déclaration finale de Chalcédoine :

« Suivant les Saints Pères, nous enseignons tous, d'une seule voix, un seul et même Fils, Notre Seigneur Jésus-Christ, le même parfait en divinité, le même parfait en humanité, le même Dieu vraiment et homme vraiment, d'une âme raisonnable et d'un corps, consubstantiel au Père selon sa divinité, consubstantiel à nous selon l'humanité, semblable à nous en tout, hormis le péché, engendré du Père avant les siècles quant à la divinité, mais, aux derniers jours, pour nous et notre salut, engendré de la Vierge Marie, mère de Dieu selon l'humanité, un seul et même Christ, Fils, Seigneur, monogène. Nous le reconnaissons de deux natures sans confusion ni changement, sans division ni séparation. La différence des natures, n'est nullement supprimée par l'union, mais, au contraire, les propriétés de chacune des deux natures sont sauvegardées et se rencontrent en une seule personne. »

Quel monument !

Ces affirmations sont devenues la référence de la foi « orthodoxe » partagée aujourd'hui par l'Église romaine, la plupart des Églises d'Orient dont celle de Constantinople, et par la quasi-totalité des Églises issues de la Réforme protestante. Dans les églises et les temples, lorsqu'on récite le dimanche, quasi machinalement, la grande profession de foi du concile de Constantinople de 381, qui comprend les solennelles affirmations qui y sont contenues ?

Mais sommes-nous plus avancés sur l'identité de Jésus après toutes ces bagarres, avec toutes ces interprétations successives exprimées dans des langages, des vocabulaires, issues de cultures, de mentalités et de représentations situées dans des temps qui ne sont plus les nôtres ? Le sens des mots, comme celui d'engendré, de nature, de personne, de substance, n'était-il pas différent chez certains protagonistes au moment des débats ? A fortiori avec les modernes que nous sommes ! De plus, que penser d'une règle de foi dépendant des volte-face d'évêques passant d'un clan à l'autre sous des pressions d'ordre religieux et politique ? Comment ne pas douter de la vérité de doctrines imposées par les empereurs romains successifs qui, selon leurs points de vue personnels et sous l'influence de leur entourage, faisaient peser la balance dans un sens puis dans l'autre ? Quel crédit donné à des affirmations imposées par la force politique sous peine de répression, d'exil, de destitution ? Qui osera croire, comme le proclament les tenants de la vérité officielle, que les résultats, à chaque étape d'élaboration, ont été soufflés par le Saint Esprit ? Comme on l'a vu, il s'en est fallu de peu que triomphe un courant plutôt qu'un autre. Et l'acharnement des vainqueurs à réduire par la violence les vaincus minoritaires ne démontre en aucune façon que le vrai était dans un camp plutôt que dans l'autre. Onze siècles plus tard, en France, qui des catholiques romains ou des réformés l'auraient emporté numériquement si les politiques à la tête du pays, Catherine de Médicis, Richelieu puis Louis XIV ne s'étaient pas acharnés contre les protestants ? Comment ne pas relativiser en faisant sien la célèbre phrase de Pascal : « *Vérité en deçà des Pyrénées, erreur de l'autre* » ?

Alors qu'aujourd'hui nous ne vivons plus, nous les occidentaux, dans la culture grecque des premiers siècles chrétiens, que peuvent signifier pour nos contemporains les dogmes de la divinité de Jésus et de la Trinité exprimés dans des catégories d'un autre temps ! A fortiori pour un japonais, un coréen, un chinois, un africain, un indien, dont les cultures et les représentations sont si diversifiées ! Et puis, au-delà de la relativité des affirmations datées et situées, se pose la question radicale : qui pourra à jamais démontrer la divinité de Jésus énoncée dans les professions de foi des quatre premiers conciles ou par les opposants aux conciles ? Enfin, à quoi sert dans la pratique évangélique des Églises et de sa propre vie d'avoir des soi-disant connaissances invérifiables sur l'identité de Jésus ? On peut, en effet, être docteur en théologie et savoir sur le bout des doigts toutes les théories élaborées sur l'identité de Jésus et ignorer superbement son prochain.

En définitive

Pour faire l'approche de Jésus, n'est-il pas temps de revenir à ce que nous connaissons de son message et de sa pratique ? Là nous sommes en terrain sûr et observable. Bien entendu nous ne pouvons pas faire une biographie de la vie publique de Jésus, mais les travaux des exégètes sur les évangiles depuis un siècle et demi permettent de re-susciter sa figure historique d'une manière assez précise [...]. Si les évangiles ne sont pas des récits d'histoire au sens actuel du terme mais des professions de foi en Jésus, il reste qu'à travers ces témoignages de croyants nous pouvons retrouver le visage du nazaréen, les enjeux sur lesquels il a risqué sa vie ainsi que l'essentiel de sa prédication indissociablement associée à ses actes. Ce Jésus-là a du corps. Je suis convaincu que l'avenir d'un christianisme vivant est lié à la redécouverte de l'humanité de Jésus d'où rayonne une grandeur sans pareille. Oser affirmer, en suivant ce chemin, que Jésus est de Dieu est davantage une conclusion qu'un point de départ. Ainsi en va-t-il de l'approche du mystère d'un être. C'est en le côtoyant longtemps et en partageant suffisamment son intimité, en écoutant ses paroles vives, en étant témoin de l'engagement de sa vie au service d'autrui, en percevant la qualité de son authenticité et la profondeur de son intériorité que l'on peut s'interroger : à quelles sources puise-t-il pour vivre pareillement ? Procéder de cette manière avec Jésus, c'est se donner la possibilité d'être touché par lui au plus intime et d'inventer, dans l'esprit qui fut le sien, des voies inédites d'humanité. Cela vaut pour les Églises comme pour chaque individu.